

Delphine Scotto Di Vettimo

# "J'ai le corps qui parle":

## Refus du féminin chez une jeune femme boulimique

*L'histoire d'une jeune femme, hospitalisée pour état dépressif sévère et troubles des conduites alimentaires, montre l'importance de la prise en compte du vécu de honte qui lui est contingente. À l'appui de cette situation clinique, les auteurs mettent ici en relief deux modélisations conceptuelles de cet affect, qui sont, d'une part une honte aliénante grevant durablement le sujet qui s'y trouve assujetti ; d'autre part une honte salvatrice qui signe le début d'une élaboration psychique et d'une appropriation subjective. L'hypothèse d'une clinique de la honte, ici articulée à la psychopathologie de la boulimie, s'inscrit dans sa forme la plus coutumière, comme l'expression syntaxique qui prévaut dans l'univers honteux : mise à nu, dévoilement et déchéance. En écho, nous pouvons souligner l'analogie de l'expérience psychothérapique avec une entreprise de « dévoilement » et de « mise à nu » qui prend un relief de réalité et qui fait de l'actualisation transférentielle de la honte le risque d'une répétition : le dévoilement de « la souillure » et la déchéance qui en découle sous le regard qui fait honte du clinicien. C'est à partir du modèle freudien de la honte structurale post-œdipienne, articulée au versant imaginaire et arrimée à la culpabilité, que sera menée cette réflexion qui insiste, à travers une évocation clinique, sur cette co-occurrence entre troubles des conduites alimentaires, fragilité narcissique et sentiment de honte.*

« Plus la demande engage le narcissisme,  
Moins elle est tolérable par le Moi,  
C'est ce qu'illustre de façon parfaitement analogique,  
Le couple anorexie/boulimie ».  
Philippe Jeammet<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jeammet, P. (2000).  
«L'énigme du masochisme ». In  
*L'énigme du masochisme*. Paris :  
P.U.F., p 53.

### LIMINAIRE

**D**ébordement pulsionnel, fonction réfléchissante de l'objet et prise en compte du regard de l'autre : le conflit, qui puise ses racines dans la sexualité infantile, est au cœur de l'humain. Au-delà apparaît - au sens freudien - l'hostilité comme l'une des conséquences du renoncement pulsionnel et de ses avatars ; en écho, l'un des destins de cette hostilité va s'inaugurer dans le sentiment de culpabilité et de honte, tous deux liés au travail de civilisation, à l'origine de l'humanité et de la culture.

Cet exposé propose une discussion critique - à partir d'un cas clinique de boulimie - de la question de la honte articulée avec la problématique narcissique qu'elle sous-tend. Il s'agit, sur cette question importante, de mettre en exergue l'hypothèse freudienne de la honte structurale post-œdipienne, articulée au versant imaginaire et arrimée à la culpabilité, c'est-à-dire celle dont le fondement est le refoulement du sexuel - expression du désir incestueux - dont Freud va en élaborer les formations réactionnelles durant la période de latence, comme la pudeur et le dégoût.

Ce travail s'inscrit dans le prolongement d'une réflexion élaborée, d'une part à partir de la question du statut métapsychologique de la honte dans l'œuvre freudienne, de ses manifestations et de son traitement psychothérapique<sup>2</sup>, d'autre part à partir d'une approche métapsychologique de la honte dans ses variations trans-nosogra-

<sup>2</sup> Scotto Di Vettimo, D. (2001).  
Thèse pour le Doctorat en  
Sciences Humaines :  
Métapsychologie et clinique de la  
honte : son statut, ses manifesta-  
tions, son traitement psychothé-  
rapie. Université de Nice Sophia-  
Antipolis.

phiques. Je propose ici, à partir d'une situation clinique, de questionner l'épreuve de honte et plus largement d'interroger *la problématique de la honte dans son rapport à autrui*. Pour le dire en d'autres termes, il s'agit de venir éclairer ce qu'il en est des conditions de maintien de la subjectivité quand elle est en menace d'anéantissement du fait même du processus de dé-symbolisation psychopathologique<sup>3</sup>, destructeur des repères identificatoires tels qu'ils fondaient la place du sujet dans l'ordre de l'humain. Dans cette perspective, et ce sera ici le propos, il convient de questionner la honte comme forme d'expression narcissique : *le sujet trouve un accès à la subjectivation dans et par l'épreuve de honte*.

### REPÈRES THÉORIQUES FREUDIENS

L'une des difficultés majeures à la compréhension de la honte est due à son statut particulier et controversée dans la psychanalyse. En tant qu'affect, la honte peut se redoubler en « honte de la honte », être masquée, déplacée, condensée, déniée au même titre que d'autres affects négatifs et ce dans des constructions psychiques diversifiées. Elle entretient des rapports contrastés avec les représentations que l'on pourrait appeler communément « scènes de honte » et qui mettent en cause les sentiments de fierté et de dignité, de même que les représentations qui leur sont liées ; ces dernières pouvant rester secrètes ou devenir publiques, liées à une humiliation impliquant le rejet, l'exclusion et la perte d'amour. De la même manière, la honte peut aussi qualifier une action jugée déshonorante, du fait même du regard intérieur que le sujet porte sur lui-même et qui peut ou non être projeté sur le regard de l'autre. Autrement dit, la honte a vocation à mobiliser tout particulièrement les liens inter et intra-subjectifs, sans omettre la dimension scopique qui y est essentielle ; elle se définit en outre comme une expérience subjective qui confronte le sujet à un état vécu de confusion, immaîtrisable et radicalement inconciliable avec l'idéal.

Dans l'œuvre freudienne, la honte s'appréhende globalement comme *indice d'un fonctionnement sur le mode narcissique*. Il s'agit, sur cette question, de revenir à l'ouvrage *L'interprétation des rêves* (1900)<sup>4</sup> dans lequel Freud souligne le caractère spéculaire de la honte, qui tient au regard : la honte se nourrit de l'incomplétude imaginaire qui constitue l'objet même de l'intérêt et de l'amour narcissique, en référence à une représentation de soi et de l'épreuve que représente le fait de se reconnaître imparfait, limité, manquant, c'est-à-dire soumis à l'épreuve de la castration.

Mais, et de façon plus large, le mot allemand *Scham* désigne dans l'usage freudien, aussi bien la honte comme formation réactionnelle dans la névrose obsessionnelle, comme « digue psychique »<sup>5</sup> avec le dégoût et l'exigence d'idéal esthétique et moral, et dont la mission est de faire rempart à l'invasion pulsionnelle, notamment des pulsions sexuelles de voyeurisme et d'exhibitionnisme au début de la période de latence. Or, et c'est là un point essentiel, ce développement souligne d'une part le caractère de proximité de l'affect de honte avec le champ du pulsionnel qu'il est chargé de contenir, et d'autre part son aspect brut, non élaboré et non maîtrisable. Bien avant de revêtir ce caractère de formation réactionnelle et de « digue psychique » dans le développement de l'enfant, Freud situe l'émergence de honte dans les moments où la satisfaction pulsionnelle de l'enfant tombe sous le

3 Scotto Di Vettimo, D., Pereira, M. E.-C. (2004). « Hontes sans issue...et issues de la honte : À propos d'un cas d'inceste ». In Revue Latino-américaine de Psychopathologie Fondamentale. São Paulo, Brésil : Editions de l'Association Universitaire de Recherche en Psychopathologie Fondamentale, VII, 4, pp. 112-134.

4 Dans le texte de la Genèse, la naissance du sentiment de honte est contemporaine de la découverte de la nudité : Adam et Eve, après avoir commis le péché originel, se découvrent nus...et honteux. La théorie psychanalytique freudienne fera du texte biblique le point de départ du sentiment de honte, comme celui de l'angoisse et de la culpabilité : « C'est pourquoi - note Freud dans *L'interprétation des rêves* (1900) - dans le paradis les hommes sont nus et n'ont point de honte, jusqu'au moment où la honte et l'angoisse s'éveillent, où ils sont chassés et où commencent la vie sexuelle et la civilisation ». Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : P.U.F., 1967, p 213.

5 Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987, p 101.

regard de l'autre, cet autre qui, dans l'instant même de l'énoncé de l'interdit et avant même que cet énoncé ne fasse sens, devient un adulte honnisseur. Ici, la honte est en rapport avec un objet honni (l'exhibition), objet d'opprobre car il touche au plaisir scopique, au corps, à l'intimité et au sexuel. Cette honte très tôt ressentie - précœdipienne - témoigne alors de l'importance du regard tiers, de sa fonction potentiellement castratrice et de l'intransigeance parentale face à la quête infantile de satisfaction pulsionnelle. En écho, la honte témoignerait alors que dans l'après-coup de cet énoncé vécu sur un mode purement arbitraire, pur effet de coupure, le regard de l'autre prendrait une dimension de toute-puissance voire même persécutrice ; à ce moment précis, aucune élaboration symbolique ne viendrait en atténuer les effets.

En tant qu'affect, la honte est d'emblée sociale, étroitement liée au regard de l'autre, tout autant qu'expression de la manifestation d'une revendication singulière. Toute la question posée par la honte réfère bien à *son caractère fondamentalement intersubjectif*, à savoir qu'elle accompagne un échec devant témoin et conduit à vouloir le cacher.

Dès lors, la question qui, pour le clinicien se pose dans le travail clinique, est bien justement, de discerner l'épreuve de honte d'un sujet au-delà des termes du discours qui accompagne cette épreuve. Il est vrai que l'usage de ce terme ne renvoie pas à un diagnostic, à une nosographie. Mais il mérite à s'expliquer sur le saut qui consiste à affirmer la présence de honte pour un sujet à partir de l'occurrence de ce terme dans son discours<sup>6</sup>. Cette conviction constitue une ligne d'écoute du discours de sujets confrontés à un état dépressif sévère et hospitalisés en psychiatrie. Quand une parole peut être énoncée à sa suite, on peut constater qu'elle se déploie dans le transfert pour dire une sorte d'indigence.

Parler de sa problématique dépressive est alors avant tout se dire déphasé, dévalorisé et abîmé. Par ailleurs, des expressions telles que « étrangeté », « inhumanité », « solitude », « vide » émaillent les entretiens avec de tels patients ; autant d'expressions qui témoigneraient de ce recouvrement de la réalité par un réel qui submerge l'appareil psychique et ses constructions imaginaires et qui signent - au sens de P. Fédida - à la fois une altération de la communication intersubjective et un extraordinaire appauvrissement de la subjectivité<sup>7</sup>. Cette involution inhérente à la dépression perdrait le sens de ce qui, dans l'éprouvé de honte, fonctionnerait comme trace, soutenant ainsi l'essentiel de son enjeu subjectif, soit sa survenue comme *sauvegarde narcissique*. Ce qui nous rend particulièrement attentifs à l'expression de sentiments de honte par des sujets déprimés qui surtout semblent envahir, invalider, l'ensemble de leur vie psychique, de leur expérience relationnelle et sociale. Non seulement la honte gagne, envahit la sphère subjective, mais la persistance devient répétition dans la mise en scène de récits de situations productrices de honte pour ces sujets.

L'histoire de Lola me semble en être une illustration. Il s'agit d'une jeune femme hospitalisée pour état dépressif sévère avec idées suicidaires et troubles de la conduite alimentaire de type boulimique.

6 Scotto Di Vettimo, D., Jacobi B. (2003), « Du tourment de la honte à la préoccupation narcissique ». In *Psychologie Clinique. Rupture des liens, Clinique des altérités*. Paris : L'Harmattan, 16, p 112.

7 Fédida, P. (2001). *Des bienfaits de la dépression. Éloge de la psychothérapie*. Paris : Éditions Odile Jacob, p 10.

## VIGNETTE CLINIQUE

Lola a 24 ans mais l'allure - incroyablement juvénile - d'une jeune adolescente, le visage lisse, frais, de longs cheveux blond adoucissant les traits ; le corps est filiforme, amaigri, toujours calfeutré dans des vêtements moulants et colorés. Lola est pourtant divorcée et mère d'une petite fille de quatre ans. Elle se voit sans avenir et sa vie, dira-telle, est en train de « foutre » le camp. Décidée à se dégager de cet état dépressif et de ces crises de boulimie avec vomissements, elle aspire à s'affranchir d'une angoisse pernicieuse, lancinante, associée à une vie affective plus que tumultueuse : elle multiplie les aventures et se prostitue aussi à l'occasion.

Aujourd'hui, tout s'effiloche dans une dépression majeure manifeste, assortie de tentatives de suicide<sup>8</sup> qui l'ont conduite une nouvelle fois à son hospitalisation dans un service de psychiatrie. Elle a la conviction que sa vie entière est un échec généralisé et cette conviction la fait vivre dans une douleur aiguë et permanente, avec le sentiment d'une menace constante sur son intégrité qu'elle évoquera en ces termes lors du premier entretien : « *Une bête me ronge dans le ventre...je cherche à me détruire...j'ai peur de me détruire* ». Depuis plusieurs mois, « les choses » se sont dégradées à une allure vertigineuse : sur son lieu de travail où elle exerce comme secrétaire, elle ne parvient plus à assumer ses fonctions ; ses relations affectives s'effondrent dans la violence des menaces, des coups et des mots ; plus que tout, elle redoute que sa fille ne prenne « *le même chemin* » qu'elle. Elle s'embourbe littéralement dans cette quotidienneté sombre et désespérée, tente d'en conjurer le sort dans ces conduites boulimiques compulsives et dont les vomissements provoqués coercitifs et systématiques ont pour but « *de se nettoyer de sa vie dépravée* ». À ses yeux, son corps est un objet sinistre auquel elle est inexorablement rivée ; ce corps, elle ne semble pas l'habiter à part entière, ne le trouvant pas féminin mais « *plutôt masculin* ». En outre, Lola dit « *se sentir sale à cause du sexe* » et avoir honte d'elle-même, avec la conscience aiguë de l'acte de vomissement comme tentative de « *se laver de cette salissure et de cette honte* ». Aujourd'hui cependant, il ne reste qu'une masse frêle et informe éclairée par la lucidité acérée d'un état désespérément vide.

De son enfance, elle confiera avoir été très malheureuse. Sa mère, prostituée, aurait sombré dans l'alcool et très tôt abandonné sa fille. Placée en famille d'accueil, elle en conserve le souvenir amer d'une famille qu'elle décrit maltraitante. À cette évocation, Lola fait le constat qu'elle n'existe réellement pour personne, ni pour sa famille - elle n'y a jamais eu sa place - ni pour sa famille d'accueil dont elle dit « *qu'elle lui avait bien fait sentir que c'était une étrangère* ». Dans ces conditions, l'accrochage éperdue de Lola à sa fille ne constituait-il pas une tentative désespérée d'exister, de compter pour quelqu'un ? Un jour, elle avait dit d'un trait : « *Si on doit me séparer de ma fille, je me tue* ». Dès sa majorité, Lola s'était mariée très vite, était tombée enceinte - « *C'était pour avoir quelque chose à moi et pour moi, c'était égoïste* » - et divorcera peu de temps après la naissance de sa fille.

Aujourd'hui, Lola, perdue dans ces relations masculines, engluée dans une symptomatologie dépressive sévère, souhaitait entreprendre une psychothérapie, et je pensais en effet qu'un entretien hebdomadaire constituait des conditions favorables de travail psychique pour cette jeune femme qui semblait s'inscrire dans une histo-

<sup>8</sup> Les tentatives de suicide se faisaient par ingestion médicamenteuse et s'accompagnaient de blessures corporelles délibérées à type de scarifications.

re « *plutôt noire* » dont elle reconnaissait tristement qu'elle était la sienne.

Lola venait très régulièrement à ses séances : elle les utilisait comme des repères stables, comme un espace de plaintes infinies aussi ; elle dévidait les scènes de sa vie de tous les jours, quelques souvenirs d'enfance toujours teintés de noir et d'amertume, quelques rêves, sur un ton assez plaintif. À peine assise, elle débutait l'entretien par un compte-rendu détaillé de ses vomissements quotidiens : « *Toute la semaine, c'est reparti...j'ai acheté de la « bouffe » et j'ai fait « ça » toute la semaine...c'était orgie sur orgie...quand je vomis, c'est deux heures pleines* ». On peut émettre l'hypothèse que l'acte de vomir<sup>9</sup> manifestait une faillite du discours, un point de butée où il n'y a plus de parole possible, plus d'adresse à l'Autre, plus que cet instant où le sujet choit et s'effondre dans l'acte du vomissement : « *J'ai le diable au corps* » répétait-elle au cours des entretiens.

9 Après les vomissements provoqués, elle dit ressentir des douleurs partout et « *avoir le corps qui parle* ».

Lola se décrit « *enflée et monstrueuse* » à la moindre ingestion de nourriture, c'est l'un des symptômes qu'elle décrira d'emblée dans cette conviction itérative : « *Quand j'ai mangé, je me sens grasse et laide, il faut que je me nettoie* ». Lola se plaint d'être monstrueuse, grosse, grasse d'où cette nécessité impérieuse de se faire vomir ; elle met ainsi en mots, par cette représentation de son symptôme somatique, par cette perception visuelle de sa masse corporelle, *une véritable distorsion de son image du corps*.

De ces conduites de violence et de destruction récurrentes - manifestes aussi dans les tentatives de suicide et les entames corporelles - la seule issue était, pour Lola, de faire le vide, de « *tout nettoyer* » et ainsi d'éradiquer les traces de l'horreur et de la honte. Ainsi, la honte était appelée, aussi bien dans l'acte de manger qui se révélait être un acte d'intimité, qui se faisait en cachette, dans le secret, que dans les sensations de transformations corporelles provoquées par la boulimie qu'elle évoquait en termes de difformité et de monstruosité.

10 Elle évoquait depuis peu une recrudescence d'idées morbides qui prenaient l'allure de phobies d'impulsions suicidaires ; elle se décrivait attirée et extrêmement angoissée par des objets tranchants qui provoquaient des ruminations morbides de scénarios de passage à l'acte suicidaire pour elle-même et sa fille.

Lola m'inquiétait<sup>10</sup> ; la litanie plaintive de son discours était régulièrement trouée par l'émergence brutale d'images dont la crudité, la concrétude, l'hyperréalisme venaient signifier avant tout la réalité funeste de sa vie dans un excès d'événements dramatiques : abandon maternel, placement en famille d'accueil, séparation d'avec son frère, maltraitance et attouchements sexuels au sein de la famille d'accueil, mariage raté avec un mari maltraitant et aujourd'hui prostitution et conduites à risques mettant en jeu sa santé et sa vie<sup>11</sup>. Lola semblait tenir d'une certaine manière à cette misère quotidienne. Ses rêves, à l'instar de sa vie, témoignaient d'une réalité indigente : sombres, tragiques, sales. Lola s'y enlisait comme elle me disait se fondre dans l'ombre triste et maussade de ses journées. Ce qui lui faisait dire, dans une formule éloquent et lapidaire : « *Je suis une angoisse-née* ».

11 Un jour, elle confiera en entretien avoir pensé maintes fois supprimer sa fille puis mettre fin à ses jours sinon, dit-elle, « *elle souffrirait de mon acte donc je la tuerais aussi* ».

Durant tous ces mois, Lola avait cherché un lieu potentiellement enveloppant, contenant où les images, les souvenirs et les mots n'auraient plus affleuré en termes de salissure, de souillure. Car dans cette souffrance physique et psychique, dans le fait de se sentir « sale et honteuse » se manifestait d'abord l'histoire d'une honte invétérée, disruptive, qui venait entacher sa frêle existence. Lola se sentait honteuse de se prostituer ; or, la honte, dans un imaginaire commun, est assimilable à ce qui est sale, à ce qui fait tâche. Conséquence logique de cette figuration en terme de souillure : effacer, nettoyer, expulser. Ses vomissements journaliers pouvaient être - à mon sens - assimilés à

un véritable rituel de purification, une manière de retrouver « la propreté » et de se débarrasser d'une chair vécue comme souillure.

Lola exprimait aussi sans doute quelque chose dans ses absences répétées et accrues aux rendez-vous ; elle cessa définitivement de venir aux entretiens après avoir échoué à ne plus se prostituer. Cette interruption prématurée du travail clinique engagé peut donner libre cours à différentes interprétations ; elle ne témoignerait pas seulement de moments dépressifs, des résistances de la patiente, de son masochisme ou encore de son désespoir, de la même manière je ne pense pas qu'elle spécifiait telle ou telle organisation psychopathologique. J'ai formulé l'hypothèse qu'elle est apparue dans la mesure où la perte et l'angoisse que le travail psychothérapeutique génère inmanquablement, s'inscrivaient dans un dessein narcissique qui tentait d'en abolir ne serait-ce que les prémices de sa reconnaissance.

Cet extrait d'un travail clinique va nous permettre à présent de revenir sur l'hypothèse indiquée au début de mon exposé. À dessein, j'ai choisi d'interroger une modalité du processus de honte qui mérite à mon sens une attention particulière : la honte comme expérience subjective et manifestation d'une revendication singulière radicale.

#### ARTICULATION THÉORICO-CLINIQUE

Cette évocation clinique illustre les défis auxquels on peut être confronté dans l'approche clinique de ces cas. En premier lieu, on peut évoquer les ambiguïtés de la demande, Lola demandant, attendant de l'aide tout en ne supportant pas le fait même d'exprimer cette demande et ayant mis d'elle-même un terme aux entretiens débutés un an plus tôt.

À la lumière de cette situation, on peut affirmer que c'est sur ce fond de souffrance, inhérent à l'extinction de la vie psychique caractéristique de l'état dépressif comme « [...] désappropriation de l'apparence d'humain »<sup>12</sup> - véritable chute sans fin qui leste le sujet entre survie et déshérence - que s'inscrirait la honte comme expérience subjective. Ici, la verbalisation des événements traumatiques, la remise en circulation de cet indicible jusque là hypostasié par *la honte à dire* et *honte de la honte*, témoignent, dans l'espace transférentiel, d'une réintroduction du traumatisme et de la honte à la temporalité de la thérapie. Comme l'écrit C. Miollan, « pouvoir montrer sa honte, c'est obtenir un regard de l'autre qui servira de contenant provisoire »<sup>13</sup>. Chez la patiente, l'expérience psychique de honte est à rattacher à plusieurs événements, ceux de l'enfance et de l'âge adulte précités. Dans le dispositif psychothérapeutique, le face-à-face assurait la permanence d'un regard dans une symétrie des échanges qui rassurait Lola et parfois semblait l'inquiéter. Dans le sens où, comme l'affirme C. Chabert, « [...] le regard de l'autre offre un reflet au regard sur soi et par là même étaye les bases du processus de réflexion »<sup>14</sup>. Lola décrivait des distorsions de l'image du corps et de ses formes féminines, qu'elle percevait comme un corps difforme et gras, alors qu'il était menu et si frêle. Mais, et de façon plus large, le corps lui-même comme refuge intime, relève simultanément du monde interne et du monde externe. Encombrant, maladroit, gauche, il peut devenir une surface de projection dont il faut contrôler l'apparence, le poids, en le malmenant, le signant, en le maltraitant. Le miroir et le regard des autres deviennent alors les témoins douloureux de la transformation de soi. Les blessu-

12 Fédida, P. (2001). *Des bienfaits de la dépression. Eloge de la psychothérapie*. Paris : Éditions Odile Jacob, p 10.

13 Miollan, C. (1998). « Inceste, une écoute post-traumatique ». In *Cliniques Méditerranéennes. Exil et migrations dans la langue*. Toulouse : Erès, numéro 55/56, p 164.

14 Chabert, C. (1997). « Féminin mélancolique ». In *Adolescence*. Paris : G.R.E.U.P.P., 3, 1, pp. 47-57.

15 Le Breton, D. (2005). « La part du feu : Anthropologie des entames corporelles ». In *Adolescence*. Paris : Éditions L'Esprit du Temps, 23, 2, p 459.

16 *Ibid.*, p 461.

17 *Ibid.*, p 464.

res corporelles délibérées telles que les scarifications interviennent chez Lola dans les moments de désespoir et de colère. Le plus souvent, elle s'entame le sein à l'aide d'un cutter, qu'elle justifie, dans l'après-coup, comme seule alternative à sa rage et à sa conviction d'être sale, souillée. Nous rejoindrons ici D. Le Breton, lorsqu'il écrit : « La douleur, l'incision, le sang endiguent le trop plein d'une souffrance débordante et écrasante, et rappellent au sujet qu'il est vivant à travers la brutale sensation d'existence que signe l'effraction cutanée »<sup>15</sup>. En ce sens, c'est la trace corporelle qui portera la souffrance à la surface de soi, dès lors qu'elle deviendra visible mais indicible, ce que l'acte même de scarification présentifie. Mais, et c'est là un point essentiel, les scarifications traduiraient avant tout « des tentatives de vivre »<sup>16</sup> ; nous pourrions aller au-delà et affirmer - concernant Lola - qu'elles manifesteraient en quelque sorte « une faim de vie » dans le sens d'une quête effrénée d'éprouver son existence, sa valeur personnelle, d'expérimenter ses limites et en même temps de s'arracher à soi-même. Par ailleurs, l'une des dimensions les plus courantes des entames corporelles serait *une quête de purification pour lutter contre la souillure*, ce que désigne D. Le Breton lorsqu'il écrit : « Faire couler le sang est une manière de se punir d'avoir laissé faire ou de ne pas avoir compris, une élimination de la saleté désormais éprouvée au fait d'être soi, une volonté de faire peau neuve, d'amener la souffrance éprouvée hors de soi pour la contrôler »<sup>17</sup>. À la lumière de ces considérations, les scarifications seraient, chez Lola, un remède contre l'horreur d'être rivée à un corps qui suscite le dégoût et qui, malgré tout, est la seule permanence qui relie à soi, objet à la fois aimé et haï, investi et maltraité, frontière entre l'intérieur et l'extérieur, entre monde interne et monde externe.

Tout ceci nous amène à évoquer la problématique dépressive chez Lola - avec son cortège de symptômes spécifiques - qui affecte, comme on sait, la représentation de même que la notion de temps, les capacités d'action, de communication avec les autres et qui entraîne aussi l'impossibilité de ressentir ce qu'on sent et de ne plus disposer alors des mots qui portent pour soi-même résonance intime ; ce qui faisait dire à Lola : « Je ne me reconnais plus, ce n'est pas moi...j'ai perdu mon moi ». Cet insupportable de la souffrance annoncée dans une litanie plaintive itérative au cours des entretiens et qui se manifestait avec acuité dans l'espace transférentiel, mais aussi sur l'incapacité généralisée, sur la blessure narcissique irréversible pressentie, parce qu'ils étaient parlés, introduisaient à la pensée, à la recherche du sens et des causes, et indiquaient chez la patiente, une certaine vigilance de l'être. En ce sens, lorsque l'être humain est confronté à une forme d'indigence contingente à cette forme de déshumanisation à laquelle conduit l'état déprimé<sup>18</sup> - l'épreuve de honte permettrait au sujet de continuer à s'éprouver comme tel : d'une part elle provoque une blessure d'idéal et fait choir le sujet de ces illusions d'omnipotence narcissique ; d'autre part elle fait figure de « protestation narcissique »<sup>19</sup> dans la mesure où « cette peur de « perdre la face » confirme qu'il y a, qu'il reste...une face à perdre »<sup>20</sup>. Point de honte sans sujet.

18 Fédida, P. (2001). *Des bienfaits de la dépression. Éloge de la psychothérapie*. Paris : Éditions Odile Jacob, p 35.

19 Assoun, P.-L. (1999). *Le Préjudice et l'Idéal. Pour une clinique sociale du trauma*. Paris : Anthropos, p 109.

20 *Ibid.*, p 109.

## CONCLUSION

Mon propos a insisté, à travers l'évocation clinique d'une jeune femme hospitalisée pour état dépressif et troubles des conduites ali-

mentaires, sur cette co-occurrence entre honte, dépression, boulimie et problématique narcissique. L'hypothèse clinique qui a guidé cette réflexion était la suivante : le sujet trouve un accès à la subjectivation dans et par l'épreuve de honte. Au-delà, l'interprétation théorique et clinique proposée vise à postuler la honte comme forme d'expression narcissique même si elle se construit dans une dimension intersubjective et en référence aux conventions sociales. La honte résulte d'une épreuve narcissique : celle de ne pas pouvoir s'admirer dans le regard de l'autre ou d'en prendre le risque ou, pour le dire autrement, celle de la douleur narcissique du constat d'une représentation, d'une image de soi décevante...comme paradigme du rappel de la castration et nécessité de l'acceptation fondamentale du manque.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Assoun, P.-L. (1999). *Le Préjudice et l'Idéal. Pour une clinique sociale du trauma*. Paris : Anthropos.
- Chabert, C. (1997). « Féminin mélancolique ». In *Adolescence*. Paris : G.R.E.U.P.P., 3, 1, pp. 47-57.
- Fédida, P. (2001). *Des bienfaits de la dépression. Éloge de la psychothérapie*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : P.U.F., 1967.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987.
- Jeamment, P. (2000). « L'énigme du masochisme ». In *L'énigme du masochisme*. Paris : P.U.F., pp. 31-67.
- Le Breton, D. (2005). « La part du feu : Anthropologie des entames corporelles ». In *Adolescence*. Paris : Éditions L'Esprit du Temps, 23, 2, pp. 457-470.
- Miollan, C. (1998). « Inceste, une écoute post-traumatique ». In *Cliniques Méditerranéennes. Exil et migrations dans la langue*. Toulouse : Érès, numéro 55/56, pp. 163-172.
- Scotto Di Vettimo, D., Pereira, M. E.-C. (2004). « Hontes sans issue... et issues de la honte : À propos d'un cas d'inceste ». In *Revue Latino-américaine de Psychopathologie Fondamentale*. São Paulo, Brésil : Éditions de l'Association Universitaire de Recherche en Psychopathologie Fondamentale, VII, 4, pp. 112-134.
- Scotto Di Vettimo, D., Jacobi B. (2003). « Du tourment de la honte à la préoccupation narcissique ». In *Psychologie Clinique. Rupture des liens, Clinique des altérités*. Paris : L'Harmattan, 16, pp. 111-124.
- Scotto Di Vettimo, D. (2001). *Thèse pour le Doctorat en Sciences Humaines : Métapsychologie et clinique de la honte : son statut, ses manifestations, son traitement psychothérapeutique*. Université de Nice Sophia-Antipolis.



Lionel Raufast

## De la sensualité de confortation à la sensualité de confrontation

Pour T. Reik (1947), un psychanalyste doit savoir entendre son client avec une « troisième oreille ». Cette troisième oreille pourrait bien être une oreille sensuelle. C'est en tous cas la lecture que j'en propose au lecteur. T. Reik se demande comment expliquer le surgissement intuitif de certaines interprétations qui s'avèrent, après coup, tomber juste. Ce surgissement paraît d'autant plus énigmatique que nul souvenir ou nulle trace de souvenir ne semble préparer l'interprétation. La direction montrée par T. Reik (1947) est stupéfiante d'originalité. C'est du côté des « impressions sensorielles sans nom » que viendrait cette capacité intuitive d'interpréter les faits psychologiques. Le terme de sensorialité me semble mal approprié pour indiquer ce que T. Reik vient pointer là. Mais nul n'est besoin de corriger, c'est Reik lui-même qui s'en charge ! Ces impressions sensorielles sans nom seraient à référer à la sensualité ! T. Reik cite alors, contre Kant et en latin, les postulats de la philosophie sensuelle... Lorsque Reik parle de sensorialité, c'est donc bien de sensualité et de sensualisme dont il s'agit. La sensualité revêt une importance essentielle au cœur de la cure. Le psychologue, à la recherche du désir du patient, doit s'en remettre à la sensualité pour en trouver les voies d'accès. T. Reik cite alors des éléments cliniques « secondaires » qui sont : les mimiques, les minuscules tensions musculaires ou épidermiques, l'odeur, la chaleur, la rythmicité d'un jeu de posture, la tonalité et le timbre de la voix, la moiteur d'une poignée de main, le maintien, le jeu des regards, des postures ou une manière particulière de respirer. Il ne faut pas, selon T. Reik, négliger ces données sensuelles. Ce sont elles qui, en deçà, du discours conscient du patient permettent aux intuitions surprenantes de nous « sauter dessus ».

Il s'agit ici de poser la question de la caractérisation psychanalytique de la sensualité. Nous verrons que, chez Freud, la question n'est pas sans difficultés. Les dernières pages du *sur la prise de possession du feu* nous fournissent pourtant un embryon de piste sur laquelle je vous propose de cheminer un moment pour voir jusqu'où cela nous mène.

La sensualité est bien un concept psychanalytique. Il a pourtant été développé essentiellement dans le cadre des logiques contenantantes de la confortation narcissique. La question du désir, chevillée au désir de l'Autre reste en plan. C'est ce contre jour aux théories de la contenance que je tente de construire à présent. Plusieurs voies peuvent être proposées. J'en ai choisi une. Il appartient maintenant que je la livre à votre réflexion. La vectorisation de la sensualité du côté du désir peut prendre appui sur un auteur trop peu connu : Theodor Reik. La mise en perspective, un peu hérétique je l'avoue, de ses propositions avec celles de P. Aulagnier concernant le pictogramme pourrait constituer une base solide pour penser, à la suite de Freud, la sensualité de confrontation en psychanalyse. Elle n'est pas la seule. Elle est encore ouverte. Il faut bien commencer par quelque part...

## 1. EXISTE-T-IL UNE THÉORIE SPÉCIFIQUE DE LA SENSUALITÉ CHEZ FREUD ?

Le problème est complexe nous allons le voir. Freud n'a pas complètement exclu la sensation de ses élaborations. Les coordonnées de ses références sont cependant très éclatées. D'autres concepts (la pulsion, l'auto-érotisme, le Moi, la névrose obsessionnelle, l'Hystérie, le Malaise, etc.) se sont substitués, avec une efficacité indéniable, à une étude psychanalytique spécifique de la sensation (Thomson, 2002). Les références psychanalytiques à la sensation peuplent l'ensemble de l'œuvre freudienne de manière parcellaire. Elles sont presque toujours assujetties à ce qui constitue, pour Freud, l'objet d'étude principal du moment. Aussi, toute tentative de reconstruction du discours freudien sur la sensation à partir de ces fragments m'apparaît particulièrement délicate. Le danger de l'illusion rétrospective et de ses mirages de cohérence sont ici très pressants. Je renvoie aux travaux de M. Boubli et E. Schmidt-Kitsikis (2002) pour peser l'intérêt et les risques de ce type de démarche.

Et pourtant ! Il y a bien une théorie psychanalytique originale de la sensualité chez Freud. C'est la seule qui m'autorise à parler de sensualité plutôt que de sensorialité. C'est aussi celle là qui inspire à P-L Assoun (2004) sa critique de la psychosomatique. P-L Assoun (2004) réussit à capter dans la métapsychologie freudienne la référence à l'existence d'un savoir originaire et sensuel du corps. C'est dans le feu que Freud aura forgé cette proposition qui constitue notre référence principale pour cet exposé. Au cours d'un texte tardif, Freud (1932) décrit comment, l'« Homme des premiers temps » a domestiqué le feu. C'est en renonçant au plaisir pulsionnel urétral d'éteindre le feu avec son jet d'urine que l'homme a pu rapporter le feu et l'offrir à la communauté. Que dit ici Freud de particulier sur la sensualité ? Il faut attendre les toutes dernières pages. *L'Urmensch*, l'homme des origines, aurait à nous apprendre ce rapport sensuel et originaire du corps au monde. Le corps serait, dans les temps originaires, un mode autonome de connaissance du monde. Il fut donné à l'homme des origines de connaître le monde à l'aide de ses sensations corporelles. (Freud, 1932, p. 196). Éprouver quelque chose serait connaître un je-ne-sais-quoi du monde extérieur : « *Éprouver des relations en son dedans corporel, c'est être informé sur son dehors.* (Assoun, 2004, p. 64). ».

Il faut bien peser tout le poids de la proposition freudienne. C'est bien à un embryon de théorie psychanalytique de la sensualité que nous avons à faire. Le corps sensuel n'est pas dans le monde, mais « branché » sur lui au cœur d'une profonde relation. Il y exerce une sorte de « cognition sensuelle ». Même s'il s'agit de quelques pages écrites par Freud (1932) à la fin de son texte sur la prise de possession du feu, il y a là un omphalos précieux qui m'autorise à la fois l'emploi spécifique du terme de sensualité, et le versement de ce terme au chapitre de la métapsychologie freudienne. La sensualité serait, pour Freud, ce moment pleinement psychanalytique où il est donné à l'Homme : « *de comprendre le monde extérieur à l'aide de ses propres sensations et relations corporelles*<sup>1</sup>. (Freud, 1932, p. 196). ».

Nous allons voir que cette piste, bien que minoritaire, n'est pas restée lettre morte. Les propositions de certains auteurs post-freudiens comme T. Reik, en continuant la piste freudienne, vont me permettre

<sup>1</sup> C'est nous qui soulignons...

de proposer plus en détail ce que je nomme « sensualité » et que je vais continuer à définir.

## 2. UNE NUANCE ENCORE : LA SENSUALITÉ DE CONFORTATION N'EST PAS CELLE DE CONFRONTATION.

En France, les pionniers de la « psychanalyse sensuelle » me semblent se situer majoritairement du côté de la contenance et de la réparation narcissique. Didier Anzieu en constitue la figure de proue. Le psychanalyste, au sein de son étude sur le peintre F. Bacon, propose une définition psychanalytique de la sensualité. Cette dernière serait un être bipède ayant un pied dans la sensorialité et l'autre pied dans la sexualité. Cette définition, minimale, pourrait bien me convenir si la tonalité narcissique ne monopolisait pas les lignes suivantes. La sensualité serait le matériau de la contenance corporelle. L'esprit s'y envelopperait d'un manteau de sensations. Il reconstituerait une enveloppe psychocorporelle homologue à celle que l'utérus assurait au fœtus, et qui fut dé faite à la naissance. (Anzieu, 2004, p. 72). Si D. Anzieu évoque aussi la présence de pointes érectiles tendues vers l'Autre, la confortation narcissique reprend bien vite ses droits. L'essentiel est bien là. Chez D. Anzieu, le flux sensuel est vectorisé par la construction et/ou la réparation narcissique.

Certes, les travaux de D. Anzieu sur la contenance sont bien ceux d'un psychanalyste sensualiste. La notion de *schème de la contenance* (Anzieu, 1994) est une notion de « psychanalyse sensuelle ». Elle postule que toute structure psychique ne se soutient que d'une première incarnation sensuelle. Si Kant est cité, il me semble que c'est le postulat sensualiste de Condillac, Locke, Berkeley et Hume qui s'impose. D. Anzieu est le psychanalyste français de la sensualité. Pourquoi donc ne pas le choisir, une nouvelle fois comme référence essentielle de l'étude psychanalytique de la sensualité ? Pour un presque rien qui a son importance. Au cœur des refuges intimes de la contenance, la sensualité à toute sa place. Pourtant le Moi est son seul avatar, son seul horizon et son unique raison d'être. La sensualité est bien une reprise psychique de la sensorialité mais en vue de... l'unique confortation narcissique ! C'est bien ce que repère D. Cupa (2006) lorsqu'elle déclare que la topologie du Moi-Peau est avant tout une topologie sensuelle. La question du désir, du manque et du rapport à l'Autre n'est pas au programme des réjouissances. C'est sur cette épine que mon cheminement s'est éloigné des pistes tracées par D. Anzieu.

Toujours est-il que nul apport n'est à attendre (non plus) des héritiers de D. Anzieu sur cette seconde hypothèse. Au cœur d'un ouvrage intitulé *Clinique psychanalytique de la sensorialité* (2002), ils livrent leur verdict. Là encore, il n'est pas dans mon désir de caricaturer une pensée avec laquelle je garde quelques affinités, mais de pointer une sorte d'aporie épistémologique. La contenance et la confortation narcissique me semblent vectoriser de manière écrasante toute pensée psychanalytique de la sensualité. M. Boubli (2002) « donne le ton » dès la première page. L'auteure propose de considérer que la sensorialité se sépare et se différencie des autres formes de l'expérience psychique initiale, participant par là même à la constitution et à l'intégration du... soi ! (Boubli, 2002, p. 1). Dans ces quelques mots me semble tra-

cée la voie pour une recherche sur la sensualité de confortation: Comprendre et analyser comment la reprise psychique de la sensorialité participe à la construction ou à la réparation du Moi.

Je rejoins ici la prudence de J. Cabassut (2001). La seule perspective contenante a des limites au chapitre de la complétude. Il me semble que la contenance, fut-elle sensuelle, fait l'impasse sur la question du désir chevillée au désir de l'Autre. Où trouver alors des pistes épistémologiques solides pour baliser une pensée psychanalytique de la sensualité de confrontation ?

### 3. T. REIK. UNE VOIE POUR PENSER LA SENSUALITÉ DE CONFRONTATION.

Theodor Reik pose au cœur de son ouvrage *Écouter avec la troisième oreille* des jalons cliniques et théoriques essentiels pour une étude de la sensualité de confrontation en psychanalyse. Une phrase me semble révéler tout le champ que T. Reik ouvre. Le psychanalyste aborde la question de la peau. Il considère, vingt cinq ans après Freud (1923), mais vingt ans avant Bick (1968) et trente ans avant D. Anzieu (1975), que la surface corporelle est un organe essentiel au développement psychique. La peau et sa sensualité ont bien eu, aux premiers âges de l'évolution humaine, une importance fondamentale. Il faut saluer la portée de l'intuition... Une question s'impose ici. Elle est essentielle à mon cheminement épistémologique: quelle direction imprime T. Reik à cette fonction psychologique fondamentale de la peau? « On » peut craindre un instant de voir émerger la piste de la confortation narcissique. Freud (1923) n'avait-il pas proposé de considérer le Moi comme la projection d'une surface corporelle? La surprise est pourtant au rendez vous! La piste de la confrontation symbolique est privilégiée.

Très probablement, et à l'origine des temps humains, la surface corporelle a été le premier intermédiaire qui a pu trahir ce « qui se passait en dedans » (Reik, 1947, p. 137) et à refléter les processus mentaux. Le peau en rougissant, en pâlisant, en transpirant continuerait d'informer l'Autre sur notre univers mental et nos sentiments. L'auto-trahison toute entière trouverait son chemin à travers les pores de notre peau. Alors que Freud (1923) posait la reprise de la surface corporelle au niveau narcissique, T. Reik y niche, c'est en tous les cas ma lecture, une dimension d'auto-trahison du côté du sujet de l'inconscient! Et ce n'est pas tout. Il n'y a pas de désir sans quête de celui de l'Autre. T. Reik ne l'a pas oublié. Comme il le précise, l'auto-trahison par la peau mérite un corollaire. Nous traquerions un savoir sur le désir de l'Autre en observant sa peau: « *Voilà qui n'est pas bien difficile à deviner, lorsqu'on pense que nous réagissons à l'inconscient avec tous nos organes, tous nos instruments de réception et de compréhension. Nous aspirons l'auto-trahison d'autrui par tous les pores.* (Reik, 1947, p. 137). ». Ainsi, T. Reik jette les bases d'une étude psychanalytique de la sensualité de confrontation.

Mais le psychanalyste fait encore une proposition qui a son importance. Pour T. Reik (1947), un psychanalyste doit savoir entendre son client avec une « troisième oreille ». Cette troisième oreille pourrait bien être une oreille sensuelle. C'est en tous cas la lecture que j'en propose au lecteur. T. Reik se demande comment expliquer le surgissement intuitif de certaines interprétations qui s'avèrent, après coup, tomber juste. Ce surgissement paraît d'autant plus énigmatique

que nul souvenir ou nulle trace de souvenir ne semble préparer l'interprétation. La direction montrée par T. Reik (1947) est stupéfiante d'originalité. C'est du côté des « impressions sensorielles sans nom » que viendrait cette capacité intuitive d'interpréter les faits psychologiques. Le terme de sensorialité me semble mal approprié pour indiquer ce que T. Reik vient pointer là. Mais nul n'est besoin de corriger, c'est Reik lui-même qui s'en charge ! Ces impressions sensorielles sans nom seraient à référer à la sensualité ! T. Reik cite alors, contre Kant et en latin, les postulats de la philosophie sensuelle... Lorsque Reik parle de sensorialité, c'est donc bien de sensualité et de sensualisme dont il s'agit. La sensualité revêt une importance essentielle au cœur de la cure. Le psychologue, à la recherche du désir du patient, doit s'en remettre à la sensualité pour en trouver les voies d'accès. T. Reik cite alors des éléments cliniques « secondaires » qui ne sont : les mimiques, les minuscules tensions musculaires ou épidermiques, l'odeur, la chaleur, la rythmicité d'un jeu de posture, la tonalité et le timbre de la voix, la moiteur d'une poignée de main, le maintien, le jeu des regards, des postures ou une manière particulière de respirer. Il ne faut pas, selon T. Reik, négliger ces données sensuelles. Ce sont elles qui, en deçà, du discours conscient du patient permettent aux intuitions surprenantes de nous « sauter dessus ».

C'est ainsi que T. Reik interprète les phénomènes de télépathies sans avoir recours à l'analyse rationnelle du fantasme ou des énoncés verbaux. Les « informations télépathiques » n'auraient rien d'éthérées et purement idéiques, bien au contraire ! Ils seraient dus à une communication, au plus proche de la sensualité dans ce qu'elle a de direct, d'intense, d'archaïque et de rudimentaire (Reik, 1976, p. 133). La télépathie n'est pas affaire de divination, mais recourt à un mode de fonctionnement psychique si archaïque et oublié qu'il peut faire croire au sujet que sa psyché n'a rien à voir dans l'affaire. Le psychanalyste doit apprendre à entendre ce qui se dit par delà les mots et dans le silence (Reik, 1976, p. 138). En matière de sensualité ses « antennes », c'est le mot de Reik, ne doivent pas saisir mais sentir et toucher. Ici résiderait le sixième... sens de l'analyste.

T. Reik précise bien qu'il ne s'agit pas de s'absenter et de se laisser submerger par le flux sensuel. Mais la rationalité, nécessaire, du clinicien ne doit pas tenter de saisir l'appel sensuel d'abord avec des mots. Les siens risqueraient alors de devenir vite de lettre morte. Il doit d'abord cesser de réfléchir, se « brancher » sur le client, et laisser le savoir sensuel l'expérimenter. Ce n'est qu'ensuite, au cœur de l'analyse du transfert, que le psychanalyste pourra tenter de rendre compte de cette expérimentation dans des termes verbaux entendables par le patient : « *En d'autres termes, le psychanalyste qui espère comprendre le sens secret de ce langage presque imperceptible, presque impondérable doit aiguïser sa réceptivité à ce langage, augmenter sa faculté à le recevoir. S'il veut le décoder, il ne peut le faire qu'en écoutant intensément au dedans de lui, en demeurant attentif aux subtils effets sur lui-même, aux pensées et aux émotions fugitives qu'il éveille en lui. Il doit, ceci est extrêmement important, observer avec soin ce que ce langage signifie pour lui, et quels en sont les effets psychologiques sur lui* (Reik, 1976, p. 141). ».

Les propositions de T. Reik, en matière de troisième oreille, sont au plus près de cette voie que je propose d'ouvrir pour une étude psychanalytique de la sensualité de confrontation. La venue du flux sensuel archaïque doit opérer une transgression de l'analyse grammaticale

le des processus psychiques. C'est cette transgression (elle n'est pas la seule mais elle n'est pas à négliger) qui, si elle est acceptée, va pouvoir charger les mots d'un impact étrange et singulier. Mais pour devenir subjectivante (c'est à dire relancer la dialectique du désir) cette transgression doit d'abord s'opérer chez le psychanalyste...

Reste pourtant une zone de flou qui pointe la nécessité de continuer mon cheminement épistémologique. Je pose une question. Si Reik a su saisir l'importance de la sensualité de confrontation (celle qui confronte au désir de l'Autre) au sein du dispositif analytique, en propose-t-il un outil métapsychologique spécifique? Certes, la troisième oreille peut en constituer un. Mais est-ce suffisant? La dernière proposition que fait T. Reik en matière de sensualité m'incite à répondre par la prudence. Qu'est ce qui constituerait l'écriture spécifique de la sensualité de confrontation en Psychanalyse? T. Reik sort ici quelque peu du champ métapsychologique. Il a tendance d'abord à référer le savoir sensuel à celui de la philosophie sensualiste. Mais ce n'est pas simplement le cas. En bon connaisseur de Freud (1932)<sup>2</sup>, il fait aussi référence au savoir intuitif des animaux où à celui de l'homme des origines. C'est au savoir des animaux que la sensualité doit être référée. C'est ici que j'avancerais seul. En chargeant la philosophie ou l'éthologie de répondre, T. Reik (1947) laisse une porte entrouverte dans laquelle mon travail actuel tente de s'inscrire. C'est bien de cette troisième oreille que ma proposition de sensualité de confrontation parle. Mais le recours au savoir archaïque de l'homme des cavernes ou à celui des animaux est-il le seul possible?

<sup>2</sup> Freud (1932), au cœur de son texte sur l'acquisition du feu, fait bien référence à cette « cognition sensuelle » de « l'homme animal » des origines.

#### 4. LA SENSUALITÉ: UNE TRANSGRESSION SUBJECTIVANTE DES PROCESSUS SECONDAIRES PAR LE PICTOGRAMME ?

Le moment est venu de préciser mes propositions. A l'émergence d'un savoir animal mythologique qui signerait le moment sensuel du désir, je préfère faire référence aux travaux de P. Aulagnier sur le pictogramme (élément de représentance empruntant son matériel à la sensorialité pour la vectoriser du côté du rapport pulsionnel à l'Autre et de son écriture). La sensualité est un mouvement de mise en contact transitoire du Je (instance verbale qui porte la question du désir selon P. Aulagnier) avec la dimension de l'originnaire. Ce jaillissement pictographique consisterait en une transgression et non en une forclusion des processus secondaires. Qu'est que je veux dire par là? Au cœur de la sensualité, le Je ne serait ni « médusé », ni « dévasté », ni « forclos ». Il resterait présent et expérimenterait, comme pur embrayeur psychique et en deçà de toute question de forme, la « vivance » de la question du désir sans pouvoir en identifier quoi que ce soit au niveau des représentations de mots. L'expérience de la sensualité pourrait être subjectivante en ce qu'elle confronterait le Je au mouvement même de sa quête désirante. Elle permettrait alors à ses énoncés de ne pas rester lettre morte, disque indéfiniment rayé

Une définition plus simple et condensée s'impose alors à moi.

⇒ La sensualité serait la transgression subjectivante des processus secondaires par l'expression pictographique. ⇐

Il s'agit là d'une approche quelque peu hérétique de l'œuvre de P. Aulagnier, mes ses propositions perdraient à devenir une sorte de routine de pensée. Pour la psychanalyste, le processus originaire reste structurellement forclos au pouvoir de connaissance du Je (Aulagnier, 1975, p. 78). P. Aulagnier n'aura de cesse de le marteler : le Je ne peut connaître le pictogramme... Le connaître non... mais pourrait-il l'éprouver silencieusement ? Je laisse la question en suspend...

Reste que la figure du trauma règle donc le métronome de la mise en contact du Je et du Pictogramme... dans un manège théorico clinique asphyxiant !<sup>3</sup> Le Je est au mieux sidéré, désorienté, c'est à dire qu'il renonce à poser la question du désir de l'Autre lorsque surgit l'expression pictographique. Au pire, le retour de l'originaire signerait la pathologie psychotique et pousserait le sujet au délire... Ou trouver une issue créatrice et subjectivante à cette mise en contact ?

Les figures traumatiques de la forclusion, de la dévastation et de la désorientation n'épuisent pas la question du devenir de l'originaire au sein des processus secondaires... Il existerait des lieux culturels, ou la transgression des processus secondaires par le pictogramme permettrait de relancer le désir et stimulerait la créativité psychique<sup>4</sup>. Le sujet pourrait y éprouver la possibilité de s'arracher à la loi du signifiant, portée par le Je, sans pour autant être déchaîné symboliquement. Ces lieux, je propose de les appeler « scène sensuelle ». T. Reik, avec sa clinique de la troisième oreille indique que le cabinet de l'analyste pourrait en être un. Il indique aussi le théâtre dans un parallèle comédien/psychanalyste qu'il faudra un jour approfondir. Je le suivrais une dernière fois.

Les travaux de J-M Vivès (1995) autour de la question de l'acteur « hors sujet » me semble être de ceux qui me permettent d'apporter quelques éléments de légitimité à la proposition de sensualité que je soumetts à votre attention. L'auteur y discute les apports d'H. von Kleist au sujet du théâtre de marionnettes. Il s'agit de repérer comment l'auteur de *Penthesilée* élabore à cette occasion une théorie de l'acteur qui récuse toute psychologie « moïque ». L'acteur, pour attraper le désir du spectateur, doit pouvoir atteindre un état particulier. Cet état particulier, est un rapport spécifique au corps et à l'environnement qui ne passe pas par les processus primaires ou secondaires. Ici, un point attire particulièrement mon attention. Pour pouvoir être juste, l'acteur doit prendre contact avec une dimension du savoir qui n'est ni celle des images, ni celle des mots. Voilà qui ressemble beaucoup à la sensualité de confrontation... Il faut, pour pouvoir atteindre le geste gracieux, éviter un moment, la référence unique aux énoncés identifiants du penser ou au maniérisme du spéculaire. A, l'inverse, c'est bien la jonction provisoire avec le sentir « hors sujet » du corps en mouvement qui seul peut permettre à l'acteur de rencontrer le geste gracieux. Quelques illustrations cliniques viennent donner du corps à ces propositions. J'y insiste un moment. Boris est un chanteur de renommée mondiale ; Il précise que pour atteindre le processus de création artistique, il doit mettre entre parenthèse son activité de représentation pour prendre contact avec une dimension avant tout corporelle. Il ne faut pas qu'il pense à ce qu'il doit faire. Il doit « surfer » sur le mouvement de la musique. Il devient alors une voix... il engrange les sensations. C'est bien à partir des sensations que Boris tente d'atteindre la note juste. Il glisse sur la note et les sensations pour

3 P-L Assoun place l'interjection (qui cousine avec la notion de pictogramme notamment sur la question de la commotion du représentant et de l'affect) du côté d'une régression qui est associée aux galaxies pathologiques de la somatisation et de l'hypochondrie. Son effet de présence est associé à une régression qui ferait suite à un trauma. Le sujet qui solliciterait ainsi la sensualité se souviendrait que le corps sensuel fût un moyen de connaître et de palper l'Autre : « La régression est une façon de remettre ça, soit la stratégie primaire d'adaptation. (Assoun, 2004, p. 65). ». Chez P-L Assoun (2004) c'est bien le trauma qui provoque le retour de l'effet de présence de l'expression interjective. Rien n'est vraiment dit sur un devenir non pathologique voire créatif de l'interjection au sein de la vie symbolique adulte. Si l'on se rapproche de P. Aulagnier (1975) qui a conceptualisé cette notion de pictogramme, la conclusion est sans appel. Le savoir pictographique est à jamais forclos du monde des images (primaire) et des mots (secondaire). Soit ! Mais lorsque ces deux dimensions du psychique sont mises en contact, rien ne va plus. C'est bien la logique du trauma qui prévaut à ces « mauvaises rencontres ». Au mieux, le Je reste sidéré devant l'envahissement pictographique. Il reste lettre morte devant cette poussée qui ne peut se faire que parce que le trauma vient risquer de faire vaciller le monde (je cite ici les mots mêmes de P. Aulagnier). Au pire, le surgissement du pictogramme sur la scène du Je est posé comme figure de dévastation. Son effet traumatique gouverne la symptomatologie psychotique. Je ne reviendrai pas sur ces travaux bien connus qui confinent, selon moi, les concepts de P. Aulagnier dans un cadre devenant parfois étriqué.

4 Les travaux d'auteurs comme S. De Mijolla Major (2005); J-M Vivès (1995), G. Charron (1993); P. Miller (2001) ou, à un moindre degré, J. Birouste (1996), C. Malamoud (2005), ou O. Avron (2004) le montrent.

sentir, depuis le corps, le parcours qui le fera danser jusqu'à la fin de l'air.

Véronique est comédienne. Elle a évolué à la Comédie française, ce qui est gage d'un savoir faire incontestable même si quelques toiles d'araignées tapissent, ça et là, les corridors de la vénérable assemblée. Pour construire son personnage, une voie lui semble à privilégier : celle du « hors sujet ». Au début d'une mise en scène, Véronique accorde de l'importance à l'activité identifiante du Je. Elle tente de comprendre ce que le metteur en scène ou l'auteur ont dans la tête. Mais ensuite, elle lâche prise ! Elle ne pense plus et se prend dans « l'ambiance ». Elle suit le flux sensuel généré par un changement d'éclairage, une attitude du partenaire, le grain d'une voix, le trembler d'un rideau et les sensations créées par un déplacement. Cette mise en contact avec une ambiance faite de « sentir » constitue le socle de son activité de comédienne. Ainsi la mise « hors sujet de l'acteur » se soutient de trois temps distincts mais non successifs :

1. La mise entre parenthèse des processus primaires et secondaires.
2. La mise en contact avec une dimension originale du savoir humain faite de sensations et d'ambiance
3. L'appui sur cette mise en contact transgressive, qui ne donne lieu à aucune désorientation ou claustration, ouvrant sur la justesse de la création artistique.

S'il réussit cette transgression, l'acteur pourra enfin être celui qui est « *un interpréteur, un rhapsode, mais il l'est physiquement, sensiblement, humainement, et non point par l'esprit, par un jeu d'idées.* (Jouvet, 1954, p. 153). ».

La dimension du « hors sujet » ressemble beaucoup à ma proposition de sensualité. Celle-ci n'est-elle pas mise entre parenthèse des processus secondaires et primaires ? Celle-ci n'est-elle pas également une mise en contact avec un savoir enfoui au plus proche du sentir ? Pour couronner le tout, la sensualité n'indique-t-elle pas un aspect créatif de cette transgression sans céder aux figures mortelles de la dévastation ou de l'hébétude ? Assurément oui... Mais alors, pourquoi proposer un terme nouveau ? Le concept de « hors sujet » ne suffit-il pas à épuiser le continent sensuel ? Je ne le pense pas... C'est qu'il y a une toute petite différence à laquelle je souhaiterais rendre sensible le lecteur. La question est simple. Quel peut être le concept théorique qui permette de cerner, au moins mal, la nature de cette mise en contact avec ce savoir sensuel du « hors sujet » ? Le savoir de l'animal pourrait être une solution. T. Reik (1947) y a fait largement référence. H von Kleist aussi, lorsqu'il raconte son combat avec un ours... Non, ce n'est pas ça ! Le comédien n'est ni un animal ni une marionnette. Mais alors, quel concept pourrait nous introduire à ce monde du sentir ? J-M Vivès fait une proposition très claire. Lorsque Boris ou Véronique déclarent prendre appui sur les sensations engrangées durant les longues heures de répétitions ou bien encore ce que Véronique repère comme relevant de l'ambiance, sont à référer à la catégorie du « sentir » propre à la phénoménologie. C'est bien la phénoménologie qui serait la plus apte à cerner ce savoir du corps a-réflexif auquel le comédien devrait se brancher pour trouver la grâce. Les travaux du philosophe H. Maldiney sont alors abondamment cités.

C'est ici que je noterai une petite différence entre les propositions de J-M Vivès et les miennes. La sensualité est bien transgression



subjectivante des processus secondaires par un savoir corporel « hors-Je ». Cette transgression est, en effet, le socle de l'activité de création. Mais ce savoir à bout portant du corps sensible, je propose au lecteur de le référer au pictogramme plutôt qu'à la phénoménologie. Il faut donner à l'originnaire sa chance... Ainsi le concept d'acteur « hors sujet » se situe au plus près de la sensualité. Mais, pour moi, cette dernière relève d'une mise en contact avec ce que P. Aulagnier a repéré comme « l'originnaire ». Mais il me faut être complètement honnête. J-M Vivès (1995) ouvre, lui même, cette piste dans un clignotement. Véronique, la comédienne qui se fond dans l'ambiance pour trouver matière à construire son personnage ne serait ni psychotique ni mystique... Elle tenterait de reprendre contact de manière créative avec le sentir... Mais l'auteur propose une alternative à la phénoménologie. Après avoir cité les images sensorielles de F. Dolto, il énonce une dernière possibilité. Ce savoir corporel, qui ne relève pas des processus primaires ou secondaires, pourrait être aussi celui du pictogramme! : « ou des pictogrammes postulés par P. Aulagnier pour rendre compte du fonctionnement psychique originnaire qui se trouve être au plus proche de l'éprouvé corporel. Il ne s'agit pas encore ici d'image ou de mot mais d'une image de la chose corporelle, qui se trouverait sollicitée au cours de cet état hors sujet. (Vivès, 1995, p. 117). ».

C'est au final cette intuition qui est au plus proche de ce que je propose de penser comme la sensualité en psychanalyse.

*La sensualité serait la transgression subjectivante des processus secondaires par l'expression pictographique.*

#### BIBLIOGRAPHIE

Assoun, P-L. (2004). *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Anthropos.

Aulagnier, P. (1979) *Les destins du plaisir*, Paris, PUF.

Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*, 7<sup>e</sup> édition, Paris, PUF, 2003.

Boubli, M. (2002). Présentation In *Clinique psychanalytique de la sensorialité*, Paris, Dunod.

Cabassut, J. (2001). *Psychopathologie(s) du grand brûlé. Modélisation d'une praxis clinique analytique auprès de sujet brûlé accidenté et suicidant*, 432p, Thèse de doctorat: Psychologie clinique et pathologique: Université de Nice Sophia Antipolis. Université de Nice Sophia Antipolis novembre 2001

Freud, S. (1932). Sur la prise de possession du feu in *Résultats, Idées, Problèmes*, vol II, Paris, PUF, p191-196, 1985.

Reik, T. (1948) « Écouter la troisième oreille, l'expérience intérieure d'un psychanalyste », ed. : Les Introuvables, 1976.

Vives J.-M. (1997) « Sur le théâtre de marionnettes ou pour une théorie du comédien « hors-sujet. », *Lire Kleist aujourd'hui*, Éditions Rivages, Montpellier, p. 88-107.